

BULLETIN

BULLETIN PHILOSOPHIE ET CHRISTIANISME

par Jean GREISCH

Institut catholique de Paris – Université Humboldt de Berlin

- I. Introduire philosophiquement à la « philosophie de la religion » (1-3)
- II. Autour du théologico-politique (4-5)
- III. Questions disputées (6-15)
- IV. Le dialogue interreligieux à l'âge de la réflexion (16-19)
- V. Grandeur et misère de l'homme moderne (20-24)

Les ouvrages recensés dans le présent bulletin s'inscrivent dans une ellipse dont les deux foyers, qui ne se confondent pas avec un partage disciplinaire strict, sont la « religion » et « l'homme ».

I. Introduire philosophiquement à la « philosophie de la religion »

1. DELECROIX Vincent, *Ceci n'est point le pays de la vérité. Introduction à la philosophie de la religion*, Félin, Paris, 2015, 1009 p.
2. PERONE Ugo, *L'essenza della religione*, Queriniana, Brescia, 2015, 135 p.
3. BANCALARI Stefano, *Logica dell'epochè. Per un'introduzione alla fenomenologia della religione*, ETS, Pisa, 2013, 306 p.

L'adage de Rémi Brague, parlant du Protreptique d'Aristote: « l'invitation à la danse est déjà une danse », s'applique également aux introductions à la « philosophie de la religion » qu'illustrent trois approches récentes.

1. À elle seule, la monumentale étude de mille pages, *Ceci n'est point ici le pays de la vérité* de Vincent DELECROIX, que le sous-titre présente comme *Introduction à la philosophie de la religion*, mériterait qu'on lui consacre ce bulletin tout entier. En renvoyant à un article à paraître prochainement sous le

mais à prendre également en considération le champ culturel plus large. Cet élargissement permet d'appréhender la sécularisation comme un phénomène historique contingent (p. 72), au lieu d'y voir une loi inexorable. Une fois acquise la certitude que religion et politique font deux, le champ est libre pour plusieurs interprétations de la sécularisation, soit en termes de continuité, soit comme chez Bonhoeffer et Blumenberg, en termes de discontinuité.

C'est la deuxième interprétation qui a la faveur de l'auteur qui, dans d'autres ouvrages, défend une lecture benjaminienne du devenir historique. Critiquant les stratégies d'immunisation qui nient que la sécularisation soit un mythe de la modernité, il se demande ce qui prouve que notre époque est plus « sécularisée » que d'autres. Aux interprètes qui, comme Carl Schmitt, parlent d'un simple transfert de sacralité de la sphère religieuse à la sphère politique, il oppose une « objection plus subtile » (p. 85) qui l'amène à porter un regard critique sur l'équation : sécularisation = privatisation sans reste de la religion, en se mettant en quête de modèles alternatifs susceptibles de réarticuler, mais sans les confondre, les sphères du religieux, du politique et du philosophique.

Au terme de précisions utiles relatives à l'usage du terme *Öffentlichkeit*, aussi difficile à rendre en italien qu'en français, il se ressaisit de la métaphore harnackienne du « noyau dur » du christianisme, en assignant à la philosophie une vocation véridative (p. 117), en dehors de laquelle celle-ci perdrait son âme.

Pas plus que la sécularisation ne consiste en une dissolution feuerbachienne de l'essence du christianisme, le désespoir face à l'impossibilité d'identifier une essence statique et immuable de la religion ne saurait avoir le dernier mot, comme le montre la brève troisième partie (p. 119-134) qui se caractérise par sa densité et son ton personnel. L'A. y esquisse une réponse novatrice aux critiques, parfois très superficielles, d'un essentialisme substantialiste. La thèse que « le christianisme qui est une religion n'est pas le tout du christianisme » (p. 121) qui se réclame aussi bien de Kierkegaard que de Bonhoeffer, transforme l'essence qui, dans la première Partie, apparaissait comme un principe de résistance contre les réductions empiriques et les lectures fonctionnalistes de la religion, en provocation permanente, car elle est en même temps un principe d'unification et d'altération (p. 124). Le montrer, est la tâche d'une « bonne herméneutique » (p. 125), manifestement d'une autre trempe que certaines herméneutiques dites « radicales ».

3. Alors que la phénoménologie est plutôt la parente pauvre de l'introduction à la philosophie de la religion de V. Delecroix, la contribution que la phénoménologie transcendantale de Husserl apporte à cette discipline revient avec force dans la *Logica dell'epochè* de Stefano BANCALARI. L'auteur y esquisse une introduction novatrice à la phénoménologie de la religion qui ne se contente pas d'enfoncer des portes largement ouvertes depuis les années vingt du siècle dernier. En prenant du recul par rapport aux approches comparatives, typologiques et descriptives du phénomène religieux, que vise la formule exagérément polémique de V. Delecroix : « bazar phénoménologique du sacré » (*Apocalypse du politique*, p. 99), BANCALARI se demande en quoi la « logique de l'épochè » mise en œuvre par la phénoménologie husserlienne,

modifie de fond en comble l'idée même de philosophie de la religion, nous faisant entrer dans ce qu'il désigne joliment comme « époque de l'épochè » (p. 11 ; 26).

Fruit d'une recherche de longue haleine, poursuivie pendant plus d'une décennie, l'ouvrage n'éclaire pas seulement sous un jour nouveau les travaux de pionnier de Max Scheler, Jean Héring, Martin Heidegger, Ernst Troeltsch, les frères Johannes et Friedrich Heiler, mais exhume bien des auteurs injustement oubliés, tels que J. Heber, H. Bergmann ou J. Volkelt, en même temps qu'il fait entendre la voix, souvent inaudible de ce côté-ci des Alpes, de nombreux érudits italiens, en particulier celle du regretté Marco-Maria Olivetti, infatigable *spiritus rector* des « Colloques Castelli ».

En récusant une conception purement disciplinaire de la phénoménologie de la religion, qui en ferait une simple application particulière d'une théorie générale, Husserl élève la difficulté au niveau fondamental de la conscience transcendantale constituante, obligeant, par le fait même, de clarifier la relation entre l'absoluité de la conscience transcendentale purifiée et l'absoluité du Dieu divin. C'est cet « absolu tout autre » (distinct du « Tout autre » de Rudolf Otto !) qui est le fil conducteur de la patiente réélaboration de la façon dont l'absolu s'est imposé comme thème aux développements de la phénoménologie post-husserlienne chez des auteurs comme Josef Heiler, Adolf Reinach et Kurt Stavenhagen auxquels l'auteur consacre de longues analyses, avant d'aborder ce qui, de son propre aveu, forme le cœur de son ouvrage : la distinction entre la réduction et l'épochè proprement dite, seule capable de différencier trois niveaux de la transcendance : la transcendance comme horizon, la transcendance comme intersubjectivité et la transcendance comme ambiguïté.

Une fois en possession de cette « logique de l'épochè », l'auteur met sa conception d'une transcendance « trans-horizontale » (p. 191) à l'épreuve d'une analyse précise du concept husserlien de paradoxe, de la notion heideggérienne d'« indication formelle », de la phénoménologie de la donation de Jean-Luc Marion et de la conception levinasienne du « tiers exclu ». Pour exigerant que soit le parcours auquel l'auteur convie ses lecteurs, il a le mérite de mettre entre leurs mains l'ensemble des cartes nécessaires pour jeter les bases d'une introduction authentiquement phénoménologique à la philosophie de la religion, montrant, par le fait même, la contribution essentielle que la phénoménologie d'inspiration husserlienne peut apporter à une philosophie de la religion orientée sur la question de la vérité.

II. Autour du théologico-politique

4. DELECROIX Vincent, *Apocalypse du politique*, Desclée de Brouwer, Paris, 2016, 363 p.

5. VALADIER Paul, *Sagesse biblique, sagesse politique*, Salvator, Paris, 2015, 187 p.